

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

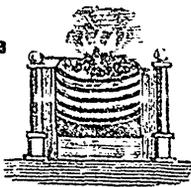
Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /

Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									



PAIEMENT D'AVANCE.

AVIS.—On rappelle à MM. les Abonnés du COIN DU FEU que leur abonnement pour six mois expirera le 21 Mai courant, et qu'ils auront à payer d'ici à ce jour-là pour le semestre suivant, sans quoi ils seront portés dans nos livres, et auront à payer 1s. 3d. de plus pour le semestre ou 2s. 6d. pour l'année.

Le numero du 22 Mai sera accompagné d'une Table des Matières pour le semestre courant, pour l'avantage de ceux qui voudraient faire relier en deux volumes.

SOMMAIRE DES MATIERES.

L'AMI DU CHATEAU ; POESIE.

L'AMI DU CHATEAU.

A quelques lieues au-delà Mézières, en suivant le cours de la Meuse, on arrive à une contrée pittoresque et montueuse où se montre dans toute vérité primitive l'ancien pays de l'Ardenne. La rivière, qui tantôt écume et mugit entre les immenses rochers au milieu desquels elle a creusé son lit, tantôt serpente, calme et majestueuse, à travers des prés verdoyants qu'elle vivifie, est animée sans cesse par les barques nombreuses qui descendent ou qui remontent son cours. Des forêts de chênes et de hêtres, ces *oliviers du nord*, couronnent parfois les hauteurs à droite et à gauche, et donnent au paysage une teinte sombre et mélancolique ; souvent aussi un de ces rochers noirs et taillés à pic, semblables à ceux appelés les *Dames de la Meuse*, aux environs de Givet, se dresse comme un géant sur le bord du fleuve, et obscurcit de son ombre menaçante ses eaux paisibles, tandis qu'un peu plus loin le regard glisse sur des plaines unies et chargées de moissons ; ça et là se montrent de vieux manoirs gothiques, dont plusieurs ne sont plus habités que par des chouettes et des corbeaux, dont les autres ont été envahis par l'industrie moderne, dont quelques-uns, enfin, sont encore occupés par leurs anciens maîtres.

C'était à un de ces anciens nobles qu'appartenait le château de Sivry, beau manoir gothique

du bon temps et situé non-loin de la Meuse, entre Moulhermé et Fumay. Son propriétaire, le comte de Sivry, pair de France sous la restauration, fut un de ceux qui eurent le bonheur bien rare de retrouver en rentrant, à l'époque du consulat, leur château à peu près dans l'état où ils l'avaient laissé. Le château, disait-on, avait été bâti par un électeur de Trèves, à qui appartenait tout le pays d'alentour et qui en avait fait cadeau à Charles-Henri de Wireux, premier comte de Sivry, en raison d'un grand service que lui avait rendu Charles-Henri en le délivrant d'un loup monstrueux qui allait le dévorer un jour où il était tombé de cheval pendant une chasse dans la forêt. La représentation de ce fait avait servi de fond aux armoiries des descendants de Henri de Wireux. Les écussons de pierre qui s'étaient au-dessus des portes et des cheminées du château étaient un *loup d'argent* sur le fond de *gambes*, écartelé avec les armes de l'électeur lui-même, et on lisait à l'entour cette devise : *Non telo sed manu*, par allusion à la manière dont le preux chevalier avait tué le terrible loup ; la chronique rapportait en effet qu'il l'avait assommé d'un coup de poing, ce qui ne devait pas peu flatter les Sivry à venir et donner de l'éclat à leur nom.

Le château était un grand édifice en pierres noires flanqué de tourelles et recouvert en ardoises comme toutes les habitations du pays. Longtemps même avant la révolution les anciennes fortifications qui en défendaient l'approche avaient disparu. Les fossés avaient été comblés et s'étaient convertis en charmants parterres de fleurs qui pendant la belle saison embaumaient le voisinage. Le pont-levis avait été remplacé par une grille en fer, à lances durées, à travers laquelle on voyait une vaste cour bien nue et pavée à la moderne. Les hautes fenêtres sculptées avaient échangé leurs petites losanges de verre coloré contre de larges vitraux fabriqués à quelques lieues de là ; les girouettes féodales elles-mêmes, sur leurs pignons aériens, n'avaient pas été à l'abri des injures des réparateurs ; on avait impudemment doré leur rouille vénérable et on leur avait accolé sans vergogne de proliques paratonnerres.

Cependant, malgré ces placages du dix-neu-

vième siècle sur la vieille demeure d'Henri de Wireux, elle avait conservé un aspect grave et et sévère qui rappelait son origine. Encadrée dans les massifs des grands arbres qui formaient le parc, la teinte bistre et foncée de ses murailles se mariait au feuillage épais des chênes séculaires qui s'élançaient presque jusqu'à la hauteur de ses tourelles. Ce parc, à l'époque où les fortifications avaient été détruites, n'avait pas coûté de grands frais d'établissement aux seigneurs de Sivry ; on n'avait eu qu'à couper en plein drap dans la forêt des Ardennes, au centre de laquelle était situé le château, et à entourer de murailles l'enceinte réservée. Il était résulté de là que si ce parc n'offrait pas dans sa disposition de beaux quinconces et des allées symétriquement alignées, il renfermait les plus beaux et les plus vieux arbres de la province, et le profond et religieux silence qui régnait dans les sombres avenues ne contribuait pas peu à augmenter l'impression de mélancolie et de respect qu'inspirait la vue même du manoir féodal.

Comme nous l'avons dit, le dernier seigneur de Sivry, convaincu, après juillet 1830, que la lutte contre le pouvoir populaire était devenue inutile pour un temps, s'était démis de toutes ses charges honorifiques et avait cherché dans la solitude un asile contre les idées révolutionnaires. Il avait environ soixante-dix ans, et après une vie agitée, dont une partie s'était consumée dans l'exil et l'autre dans les orageuses discussions parlementaires, il avait éprouvé le besoin d'achever ses jours dans le calme de sa demeure héréditaire. D'ailleurs des chagrins secrets semblaient avoir donné au noble vieillard un profond dégoût pour le monde et ses bruyantes joies. Pendant six mois de l'année, pas un visiteur ne dépassait le seuil du château de Sivry ; le compte habitait seul, avec un domestique de confiance aussi vieux que lui et qui ne le quittait jamais, cette vaste demeure où on eût pu loger vingt familles.

Toujours sombre et mystérieux, il ne se montrait jamais aux bourgeois campagnards du voisinage : le dimanche un prêtre venait dire une messe à la chapelle du château ; mais il se retirait après avoir salué le comte, qui jamais ne lui avait adressé cette classique invitation à dîner, si chère aux bons curés de campagne. La misanthropie du vieux patricien semblait n'admettre aucune exception. Enfermé continuellement dans une vaste bibliothèque où aucun livre postérieur à 89 n'avait trouvé place, il passait sa vie dans des études dont personne ne connaissait l'objet et qui n'avaient peut-être d'autre but que de le distraire des souvenirs douloureux qui venaient attrister le soir de sa vie. Seulement il allait chaque jour,

suivi de son fidèle Antoine, faire une promenade à cheval dans les endroits les plus déserts et les plus sauvages du voisinage, mais si par hasard, dans ces courtes excursions, il était salué par quelqu'un des propriétaires voisins dont sa bizarrerie excitait la curiosité, il tournait bride aussitôt et reprenait la route du château, après avoir rendu toutefois, avec une exquise politesse, le salut qu'il avait reçu.

On conçoit qu'avec un pareil genre de vie, lorsque le comte était seul au château, Sivry devait être bien triste, bien silencieux ; mais pendant les six mois de la belle saison l'ancienne forteresse présentait un tout autre aspect. La comtesse de Sivry, beaucoup moins âgée que son mari puisqu'elle touchait à peine à la quarantaine, n'avait pu comme lui se séquestrer du monde et renoncer aux plaisirs qu'offre Paris à une femme jeune encore, riche et titrée. Elle habitait donc Paris avec sa fille, aimable et jolie personne fraîchement sortie de pension, pendant que le vieux comte restait confiné tout l'hiver dans son château. Mais dès que le printemps était revenu, les dames de Sivry, suivant l'impulsion donnée par la mode aux riches oisifs de la capitale, arrivaient avec grand fracas au manoir.

Alors tout changeait de face ; un monde de grooms et de laquais en éclatantes livrées circulait dans les sombres galeries et les vastes cours. Tout ce que la province renfermait de bourgeois un peu riches, de fonctionnaires un peu titrés, de gens capables enfin de chasser l'ennui qui accable les grands propriétaires retirés à la campagne, était invité à venir passer quelques jours à Sivry. Loin de partager le goût de son mari pour la solitude, la comtesse semblait n'éprouver de plaisir qu'au milieu du bruit et de l'agitation. Chaque jour de nouveaux hôtes venaient remplacer ceux qui partaient ; la châtelaine semblait heureuse de voir sans cesse autour d'elle de nouveaux personnages, de nouvelles figures, et elle s'efforçait, par toutes les séductions imaginables, par les plaisirs les plus variés, par la grandeur de ses manières à pratiquer l'hospitalité, de retenir ceux qui partaient ou de les engager à revenir.

Au milieu de cette cohue qui alors encombrait Sivry, le vieux comte ne changeait pas son genre de vie. Sombre et mystérieux avec sa femme comme avec tout le monde, il restait enfermé chez lui et ne se montrait qu'une fois par jour, à dîner, aux étrangers qui formaient la cour de la comtesse. Il saluait ses hôtes, dont il ne savait pas même les noms la plupart du temps, bien que pour la forme on les lui eût tous officiellement présentés, s'asseyait à table, ne répondait que brièvement et à voix basse aux paroles qui lui étaient personnellement adressées ; puis, vers la

fin du repas, se levait, saluait de nouveau et se retirait dans son appartement pour ne paraître que le lendemain à la même heure.

Cette bizarrerie avait d'abord excité vivement la curiosité de ceux qui fréquentaient le château. On se questionna, on fit des suppositions qui toutes n'aboutissaient à rien. Mais bientôt, faute de documents précis, tous les romans durent cesser et on finit par considérer comme une chose toute naturelle, cette humeur peu communicative qui avait d'abord occupé l'imagination des parasites. La tranquillité de la comtesse, la gaieté de sa fille, l'entrain de ceux qui avaient déjà eu l'occasion de jouir de la libre et opulente hospitalité de Sivry, ne contribuèrent pas peu à ce résultat. On se contenta de traiter avec la plus grande politesse et les plus grands égards le vieillard mystérieux qui ne voulait mettre personne dans la confidence de ses secrets, et comme chaque jour les fêtes se succédaient à Sivry, comme la cuisine était excellente, le parc giboyeux, le pays agréable, les convives ne manquèrent jamais, et on oublia autour de la table somptueuse et bien servie la figure méditative et triste du maître du logis.

Il est vrai que si le comte semblait entièrement indifférent à ce qui se passait autour de lui, lorsqu'il assistait au repas commun des habitans de Sivry, les honneurs n'en étaient pas moins faits dignement par un personnage remarquable que les événemens de cette histoire feront mieux connaître plus tard, et qui, disait-on, était le plus ancien ami du maître du château. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, d'une politesse exquise dans ses paroles et dans ses manières, et qui, bien que personne ne connût précisément son origine, semblait avoir passé sa vie tout entière au milieu de la société choisie. Il était toujours vêtu avec la plus grande élégance et couvert de bijoux précieux. On l'appelait dans la maison le chevalier de Clermont, parce qu'il était chevalier de l'Éperon d'or, mais tout le monde ignorait de quel pays sa famille était originaire, et si même le nom qu'il portait était un titre nobiliaire ou un simple sobriquet de sa façon. Il était lui-même très discret à ce sujet, et on n'avait jamais pu obtenir de lui une réponse bien nette sur certaines choses. Quoi qu'il en soit, il exerçait une grande influence dans la maison, sans que personne en eût précisément la cause; c'était un homme fin, observateur, parlant peu, souriant toujours quand on parlait, et dont les yeux étaient vifs et perçant. C'était lui qui était véritablement l'âme des plaisirs qu'on trouvait à Sivry; c'était lui qui cherchait chaque jour de nouveaux expédiens pour amuser les hôtes du château. Il fallait des ressources infinies à l'infatigable chevalier pour varier sans cesse ces divertissemens, mais telle était son adresse et son habileté dans ce

genre d'invention, qu'il n'avait pas encore été pris en défaut dans ses tentatives pour chasser l'ennui dont les riches habitans de la campagne sont souvent poursuivis.

Vers la fin d'une belle journée d'été, il s'agissait d'une grande chasse à la pipée dans le parc, et les nombreux visiteurs qui étaient en ce moment réunis à Sivry, se rendaient à travers les allées ombreuses vers une clairière où les filets étaient disposés depuis le matin. Le soleil était sur son déclin, et la société s'avavançait gaiement par petits groupes vers le rendez-vous général.

Les dames de Sivry et quelques autres personnes étaient parties en avant dans la calèche, et ceux qui se dirigeaient aussi à pied vers le lieu indiqué étaient, pour la plupart, de petits fonctionnaires publics ou de riches bourgeois du voisinage.

Le commandant de gendarmerie ouvrait la marche; c'était un bel homme de cinquante-quatre ans environ, d'une physionomie franche et bienveillante, d'une taille colossale, d'une rotondité phénoménale et à table d'une capacité fabuleuse.

—Que dites-vous, monsieur Ducoudray, de cette partie que nous allons faire? lui demanda une petite dame sèche, qui pouvait à peine parvenir à fourrer sous le bras du vieux militaire l'extrémité de sa main.

—Je n'en sais trop rien, madame, à vous parler franchement, reprit le capitaine, attendu que c'est la première fois que j'assiste à une classe pareille.

—Je crois que c'est tout bonnement un prétexte qu'a pris le chevalier pour faire faire quelque chose à la société.

—Peut-être bien.

C'est un homme fort bien que ce chevalier, fort poli, faisant parfaitement les honneurs du château, plus aimable cent fois que le maître de la maison, M. de Sivry, qui ne s'inquiète guère de ce qui se passe chez lui. Mais il a M. le chevalier de Clermont qui le remplace on ne peut mieux. Je ne sais si je me fais comprendre, commandant?

—Parfaitement. Mais vous êtes bien méchante madame.

La petite dame fit entendre un petit rire accadé qui ressemblait à un accès de toux.

—Comment trouvez-vous Mlle de Sivry? reprit-elle enfin.

—Charmante.

—C'est aussi mon avis. Elle aura tout le caractère de sa mère, vive, enjouée, ne restant jamais en place et ne se trouvant jamais bien que là où elle n'est pas. Vous savez quelle doit

épouser dans peu le duc de Saint-C... , un jeune homme qui à deux cents mille francs de rente. Il paraît que c'est une affaire arrangée, elle sera duchesse. Quel étalage elle va faire quand elle sera mariée ! Sans doute elle va amener avec elle cette espèce d'institutrice, cette mademoiselle Clotilde que je ne puis pas souffrir !

— Ah ! fit l'inoffensif commandant.

— Cela est sûr. Quant à M. le comte, il a le monde en horreur, et s'il l'osait il ne viendrait même pas à table.

— Je crois qu'il l'oserait bien s'il ne le voulait pas, répondit tout rondement Ducoudrai, ce n'est pas la honte que le retient ; il m'a l'air de faire ici, non pas les volontés des autres, mais bien les siennes, je vous jure.

— On le dit tyran.

— Je l'ignore, mais je ne le crois pas homme à jamais céder.

— Ce sont ces caractères-là, commandant, qui rendent les femmes bien malheureuses.

— A en juger par la sienne, elle n'a pas l'air fort à plaindre.

— Parce que nous autres femmes nous savons souffrir ; c'est notre lot sur la terre, commandant.

— N'allez-vous pas aussi faire passer votre mari pour un monstre ? Ce pauvre Monteil !

En même temps il se retourna du côté d'un personnage en habit noir et décoré qui marchait à quelques pas derrière eux. C'était M. Monteil, ancien juge au tribunal civil de Sedan ; il était petit et maigre ; il portait des lunettes vertes qui donnaient à ses traits étirés une expression de pédanterie singulière.

Après le chevalier et M. Monteil venait la famille de la Roselerie. M. de la Roselerie, maître des requêtes, était récemment arrivé avec sa femme et une petite demoiselle pour passer quelques jours au château. Mme de la Roselerie était la fille d'un ancien ami du chevalier, parrain de l'enfant.

M. et Mme Bernard fermaient la marche. M. Bernard était inspecteur des douanes, et sa charge lui donnait dans ce pays de frontières une grande importance. Au premier coup d'œil, on reconnaissait un bon homme sans fiel et sans malice, fort peu redouté des contrebandiers. Il donnait le bras à sa digne moitié, grosse femme d'une obésité merveilleuse et qui servait de plastron à tous les mauvais plaisants du château. Cependant Mme Bernard avait beaucoup de bon sens, mais elle était si naïve, elle avait des tournures de phrases et burlesques de simplicité, qu'il était impossible de regarder son sérieux à l'entendre comme à la voir. Jamais femme ne

rassembla sur sa personne autant de colifichets et de disparates couleurs. Aussi se répandait-elle tout le long du chemin ; elle laissait à chaque arbre, à chaque buisson un échantillon de sa toilette que M. Bernard avait une peine infinie à retrouver.

— Mon Dieu ! ma chère amie, que tu es malheureuse, disait-il avec impatience. Mais vois un peu si ces dames qui nous précèdent sont arrêtées comme toi à chaque pas !

— Ecoute, monsieur Bernard, pour peu que ça te contrarie, retournons au château, et bien vite, je ne demande pas mieux ; il me conviendrait fort peu de courir ainsi la poste. Je suis venue pour te faire plaisir, montre-moi de ton côté un peu de complaisance, je t'en prie. En finiras-tu !

— Voilà qui est fait.

— Est-il resté quelque chose ?

— Non.

— C'est bien heureux !

Toute cette société, jasant, riant ou disputant, s'avancèrent ainsi à petits pas vers le rendez-vous de chasse, lorsqu'un événement inattendu vint interrompre toutes les conversations partielles. Les promeneurs, après avoir suivi pendant quelques instants la grande avenue du parc, avaient pris, toujours conduits par le chevalier de Clermont, une allée plus étroite, encombrée par les houx et les coudriers qui la bordaient et au-dessus de laquelle les chênes séculaires formaient une voûte de feuillage basse et épaisse. Ce chemin, qui devait accourcir le trajet, était évidemment trop étroit pour qu'il fût praticable aux voitures, et cependant, en arrivant à un petit pont rustique jeté sur un torrent, qui, descendu d'une montagne voisine, traversait le parc dans toute son étendue, les promeneurs aperçurent avec étonnement deux personnes à cheval qui s'avançaient vers eux. Tout le monde s'arrêta, autant pour faire place aux cavaliers que parce qu'on avait reconnu le maître du château, le comte de Sivry lui-même, suivi du vieux domestique qui l'accompagnait partout.

Le comte s'avancait tout pensif, la tête penchée sur sa poitrine, en laissant au noble et vigoureux cheval qu'il montait le soin d'éviter les branches parasites qui parfois se prolongeaient au-dessus du sentier. Il n'avait pas encore aperçu la nombreuse société qui se trouvait alors à une trentaine de pas de lui, lorsque, au moment de passer le pont, le bruit du torrent qui mugissait à ses pieds effraya son cheval qui se cabra. Arraché à sa rêverie par ce mouvement brusque le vieillard releva la tête, et alors seulement il aperçut les nombreux promeneurs qui se groupaient sur le chemin. Sa figure exprima d'abord le mécontentement ; mais cette expres-

tion passa rapidement, et l'homme du monde reprit les dessus sur le misanthrope. Il retint son cheval, descendit, et, donnant la bride au domestique, il s'avança d'un air gracieux vers ceux qui l'andaient avec respect.

Le comte de Sivry était un vieillard majestueux, plein de prestance et de dignité dans le maintien; on eût dit que ni l'âge ni les chagrins qui avaient sans doute troublé sa vie n'avaient pu courber sa taille un peu raide ni sa tête à cheveux blancs fidèlement posée sur ses larges épaules. Ses yeux bleu-foncé étaient encore pleins de feu, et ils avaient cette fixité imposante qui pèse comme du plomb sur ceux qui l'ont provoquée. Mais la sévérité de ce regard était corrigée presque toujours chez le comte par une expression de souffrance et de profonde mélancolie. D'ailleurs des rides sillonnaient ses tempes et les coins de sa bouche; si la tête n'était pas courbée, elle était branlante; le front était droit, mais chauve sur le devant, à l'endroit où, dit-on, siège l'intelligence. Enfin, en examinant avec attention le comte de Sivry, on reconnaissait bien vite que chez lui l'énergie de l'âme avait pu résister aux ravages du temps et des passions, mais que le corps, quoique debout, menaçait ruine.

Quant à son costume il était de la plus grande simplicité. Une redingote bleue boutonnée jusqu'au cou, un pantalon de casimir noir, des bottes à l'écuycère garnies d'éperons d'argent et un chapeau à larges bords en faisaient tous les frais. Il n'avait pour toute décoration que le ruban de l'ordre de Saint-Louis, dont il était un des plus anciens dignitaires, et par contraste avec le chevalier de Clermont, il n'avait aucune espèce de bijou qui rappelât sa haute position et son opulence. Seulement il tenait à la main un fouet dont la pomme était un petit loup d'or massif et qui à en juger par la grossièreté du travail devait avoir appartenu à l'un des premiers comtes de Sivry, ses ancêtres.

Il s'adressa au chevalier, qui était peut-être la seule personne de la troupe qu'il connût parfaitement, et dit avec aisance et politesse :

—Eh bien, chevalier, toujours en mouvement pour divertir nos hôtes? En vérité, je vous dois des remerciements pour tous les soins que vous prenez de leur faire oublier que le maître de Sivry est un vieillard malade et morose, incapable de faire lui-même les honneurs de sa maison. Mais je pense, continua-t-il en adressant un sourire gracieux à tous les assistants, qu'en me voyant si bien suppléé par vous, ni ces messieurs, ni ces dames ne se seront aperçus que je ne remplissais pas, comme je le voudrais, les devoirs de l'hospitalité.

—Je ne puis avoir ni la présomption ni la pensée de faire oublier votre absence, monsieur le comte, répondit le chevalier d'un ton cérémonieux et froid qui était au moins étrange entre d'aussi anciens amis, mais du moins je fais tout mes efforts pour accomplir vos désirs et ceux de madame la comtesse, en rendant aussi agréable que possible le séjour de Sivry.

—Et madame la comtesse et moi nous vous en remercions sincèrement, chevalier, répondit le comte avec une légère inclination de tête; mais de quoi s'agit-il aujourd'hui? continua-t-il en regardant autour de lui d'un air étonné, je ne vois pas...

—Ces dames nous ont précédés dans leur voiture, répondit le chevalier, qui devina sa pensée; elles nous attendent sans doute déjà à la grande clairière du parc, où doit avoir lieu une chasse aux petits oiseaux....

—Voilà qui est parfait; j'ai regret de ne pouvoir vous accompagner pour saluer Mme la comtesse et embrasser Mlle de Sivry; mais ma promenade aujourd'hui m'a fatigué et le rendez-vous est encore un peu éloigné.

—Oui, reprit tout à coup Mme Bernard, qui depuis longtemps éprouvait l'envie de placer un mot; vous avez bien raison: c'est ce que je me tue de dire depuis une heure à mon mari, qui me fait courir la poste. Va devant et laisse-moi tranquille, si tu es si pressé.

La pauvre femme eut mieux fait de garder le silence respectueux de tous les autres assistants, car elle ne put achever et resta la bouche béante au milieu de sa phrase. Tous les yeux s'étaient tournés vers elles, et le regard du comte surtout était si inquisitorial qu'elle s'arrêta immobile et muette comme une statue.

M. de Sivry sourit de nouveau, et s'adressant à la société :

—Je ne vous retiendrai pas plus longtemps, messieurs, dit-il avec un enjouement forcé, en faisant signe à son domestique de lui amener son cheval; la chasse vous appelle et les petits oiseaux finiraient peut-être par s'empâter!... Je serai heureux d'apprendre demain que cette partie vous aura procuré quelque plaisir...

En parlant ainsi, il salua, remonta à cheval et partit au grand trot pendant que la société prenait une direction opposée pour se rendre à sa destination.

Aussitôt que toute la troupe eut disparu derrière les arbres de l'autre côté du petit pont, le comte qui semblait en proie à une vive agitation intérieure, retint brusquement la bride de son cheval et appela d'un ton bref le vieux domestique qui était à quelques pas derrière lui. Antoine

s'approcha avec vivacité, et quand il fut près de son maître, il s'aperçut que la gaité factice qu'il venait de montrer avait disparu pour faire place à l'expression de mélancholie ordinaire à ses traits. Antoine reconnut même avec effroi que ces traits si nobles et si majestueux offraient les indices d'une colère à peine contenue. En effet, le comte lui dit d'une voix sèche, en pressant convulsivement la bride de son cheval :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu, monsieur Antoine, qu'en prenant ce chemin pour rentrer au château je risquais de le rencontrer, lui, et cette ménagerie de bourgeois ?

— Monsieur le comte, répondit timidement le domestique, il ne m'avait pas dit ce matin de quel côté serait la chasse, et...

— C'est bon ; tâchez que ceci ne se renouvele plus. Je veux savoir où ils passent lui et les autres, afin de ne pas me trouver sur leur route. Que ceci soit dit pour toujours.

Il appuya la main sur son front comme pour refouler de pénibles idées ; en relevant la tête il aperçut le regard du vieux domestique fixé sur lui et plein d'une pitié si sincère qu'il ne put s'empêcher d'en être ému et il dit avec l'accent d'une profonde tristesse :

— Pauvre Antoine ! tu me plains, toi ? Tu sais ce que je souffre !

— Monsieur le comte !

— Tais-toi, tais-toi !

Et piquant son cheval avec une sorte de colère, il prit au galop la direction du château, suivi d'Antoine, qui essuyait une larme.

II.

Le rendez-vous général était fixé à l'extrémité la plus reculée du parc, du côté de la Meuse. La plupart des arbres qui couvraient cette partie des dépendances de Sivry remontaient à l'époque reculée où le château formait le centre de la vaste forêt des Ardennes, et on n'aura pas de peine à se représenter le coup d'œil pittoresque qu'offraient ces chênes séculaires recouverts d'une couche épaisse de mousses, de lichens et de sciphophores, dont les teintes soufrées et rougeâtres s'harmoniaient avec la verdure sombre du feuillage. Il était de tradition que jamais la hache du bûcheron ne devait être portée dans ce lambeau de la vieille forêt des Ardennes, échappé aux ravages de l'industrie, tant qu'il resterait un membre vivant de la famille de Sivry, et le comte était trop religieux observateur des usages de ses aïeux, pour avoir souffert que la main des hommes modifiât ces restes antiques de la nature

primitive. Quelques arbres avaient été renversés çà et là par le temps ou par les orages, d'autres étaient rongés par les agarics et par les plantes parasites qui serpentaient autour de leur tronc vermoulu. Tous avaient ce caractère de vétusté, de simplicité et de grandeur qu'on ne retrouve plus guère que dans les forêts vierges du nouveau monde.

Sous les voûtes sombres et silencieuses formées par ces géants s'étendait une végétation plus humble mais plus serrée qui formait une espèce de *maquis* impénétrable. Dans ces endroits déserts et oubliés, défendus du reste par une enceinte de muraille, toutes les plantes que le sol avait pu produire avaient poussé au hasard. Excepté quelques sentiers qui suivaient différentes directions et qui servaient de passage aux gardes-chasse, on n'apercevait partout qu'un taillis épais, formé d'arbustes, de ronces et de broussailles entrelacées. Quelques gros rochers moussus, qui çà et là saillaient au-dessus du sol raboteux, avaient fini par se couvrir de prunelliers, de sureaux, de mûriers sauvages, dont les baies, pendant une grande partie de l'année, attireraient une foule de petits oiseaux qui, n'étant pas inquiétés dans ces paisibles et ombreuses retraites, s'y multipliaient à l'infini.

La clairière où avait été préparée la chasse était au centre de ce bocage mystérieux et impénétrable. Les chênes qui l'entouraient de toutes parts étaient si élevés que c'était à peine si, au cœur de l'été et en plein midi, le soleil eût pu en éclairer le sol, et à l'heure de la soirée où nous nous trouvons, il ne faisait plus que dorer les cimes les plus aériennes. On avait profité de cette pénombre dans la disposition des filets de soie verte appelés *alliers* par les chasseurs, qui entouraient la clairière comme d'un réseau invisible. Ces filets, qui formaient des nappes immenses, étaient amarrés à l'extrémité des arbres de l'enceinte, de manière à intercepter entièrement le passage à tous les habitants emplumés du parc, qui se dirigeraient de l'intérieur du bocage et des avenues vers le centre de la clairière où devaient se cacher les chasseurs.

Le petit ruisseau dont nous avons déjà parlé traversait la clairière, et c'était près de ses bords, sous des massifs de troènes et d'aubépine, qu'avaient été disposées plusieurs cabanes de feuillage pour ceux qui devaient prendre part à la chasse. Ces cabanes étaient si artistement faites qu'on les eût prises à quelques distances pour des bouquets de verdure produits par le sol même. On remarquait çà et là, dans le tissu de feuillage dont elles étaient couvertes, de petites ouvertures qui devaient permettre aux

chasseurs de voir, sans être vus, tout ce qui se passeraient dans l'enceinte.

L'heure favorable pour la chasse était venue. Le vieux garde qui sous la direction du chevalier de Clermont avait été chargé de tous les préparatifs, allait et venait autour des cabanes, et il remarquait avec chagrin que le soleil descendait sous l'horizon ; que les oiseaux dans la feuillée commençaient à s'agiter pour se rendre à l'abreuvoir, et que si les chasseurs ne se hâtaient pas, tant et de si coûteux préparatifs seraient entièrement perdus pour ce jour-là. Les personnes qui étaient venues dans la calèche et qui, par conséquent, avaient beaucoup d'avance sur les piétons, semblaient supporter avec assez de patience le retard du gros de la compagnie. Assises sur la lisière du bocage, du côté opposé à celui où devait paraître ceux que l'on attendait ; elles causaient avec enjouement et vivacité, sans remarquer le chagrin du vieux garde.

Le groupe principal était composé des dames de Sivry, devant lesquelles riait et paraissait un cavalier, vêtu avec élégance et simplicité, qui semblait s'efforcer de rendre moins pénible l'ennui de l'attente. La comtesse était d'une taille moyenne, d'un embonpoint tant soit peu roturier, que rachetaient cependant l'éclat et la blancheur de son teint. Elle était belle encore, bien que ses traits eussent déjà perdu de leur fraîcheur, mais l'art, comme aux femmes de son âge, lui venait en aide pour faire valoir des avantages que le temps avait épargnés ; aussi, même au milieu du laisser-aller de la campagne, avait-elle toujours une toilette dont le bon goût révélait la femme du monde qui veut lutter longtemps encore contre les années.

Son costume, qui était une sorte de compromis entre la toilette d'une jeune fille et celle d'une femme mûre, lui donnait un air dégagé qui n'était pas sans charmes. D'ailleurs ses traits portaient toujours une expression d'enjouement qui corrigeait ce qu'ils pouvaient avoir naturellement d'un peu hautain ; seulement, en examinant la comtesse avec attention, on ne tardait pas à s'apercevoir que cette gaieté était plutôt le masque d'une femme qui cherche à s'étourdir sur le passé ou sur le présent, que l'élan naturel et franc d'une âme heureuse qui se répand au dehors.

Mlle Hermance, sa fille, qui était assise à côté d'elle sur le gazon, était une blonde de dix-huit ans et dont la malice et la pétillante gaieté étaient véritablement l'expression entière et franche de son caractère. Jeune, jolie, riche, recherchée de tous, Mlle de Sivry était ce que l'on appelle une enfant gâtée, dans toute l'acception du mot. Quoique bonne par nature,

elle était fantasque, capricieuse et souvent égoïste, comme toutes les personnes qui ne savent pas ce que c'est que souffrir. Ses défauts étaient ceux des jeunes filles de son âge et de sa condition, et elle ne cherchait pas à les dissimuler, sachant bien que telle qu'elle était personne ne songerait à la blâmer. Elle était charmante, en effet, avec sa robe de mousseline peinte à fond blanc et à petits bouquets de myosotis, son écharpe en mousseline, son chapeau de paille de riz et son ombrelle-marquise en taffetas changeant qu'elle balançait comme un sceptre au-dessus de son épaule. Le jeune homme qui se tenait debout en face d'elle et de sa mère, et qui était le fils du maire de la commune, faisait tous ses efforts pour plaire à cette jeune fille, dont le penchant invincible à la mcquerie savait déjà se faire craindre.

M. Albert Latouche, c'est ainsi qu'il se nommait, était un jeune homme de vingt-cinq ans, grand, bien fait, et qu'on reconnaissait au premier coup d'œil pour un des beaux du café de Paris. Bien que né dans le pays, à deux lieues du château, d'une famille toute bourgeoise, Albert prouvait que la distinction des manières n'est pas l'apanage seulement de ceux qui peuvent s'enorgueillir d'une haute origine. Elevé à Paris, loin de ses parents, qui le considéraient comme un être supérieur au reste de l'humanité, il avait été émancipé de bonne heure, et sa fortune lui avait permis de suivre ses goûts de luxe et d'élégance. Sa mise actuelle, bien que négligée à la campagne, rappelait l'homme du monde, pour qui le costume a une si grande importance : Humann seul avait pu couper le gracieux habit de chasse qui dessinait sa taille mince et élancée, et le pantalon blanc qui s'arrondissait avec grâce autour de sa botte vernie. Il était facile de reconnaître en lui un de ces jeunes ambitieux dont le monde est plein, qui comptent sur leurs avantages extérieurs plus que sur leurs talents pour parvenir à la fortune. Albert était attaché au corps diplomatique en attendant qu'il devint secrétaire d'ambassade, et déjà il semblait cacher sous une apparence de frivolité des idées bien arrêtées sur la vie sociale en général et sur son avenir en particulier. On devinait, à observer le scrupuleux arrangement de toute sa personne, qu'il était un de ces hommes qui croient que la manière de faire le nœud de sa cravate n'est pas tout-à-fait indifférente quand on aspire à des succès dans le monde politique comme dans les boudoirs.

Albert, pendant le séjour de Mme et de Mlle de Sivry au château, venait souvent passer la journée à Sivry et s'en retournait le soir à cheval chez son père. Bien que sa famille fût

nombreux, il était le seul des Latouche qui fréquentât le château ; non pas que son père, comme maire de la commune et comme personnage influent dans le pays n'eût souvent reçu des invitations, mais le vicux Latouche, ancien ouvrier, enrichi par l'industrie, se serait senti gêné parmi les hôtes de Sivry. Et puis, lors des dernières élections, il avait vigoureusement cabalé pour faire nommer dans l'arrondissement un député ministériel, pendant que la comtesse avait employé toute son influence pour que le choix tombât sur un légitimiste ; de cette petite guerre était résultée une sorte de répulsion entre les deux parties, sans qu'on se connût mutuellement, et le bruit courait même que M. Latouche ne voyait pas avec plaisir les fréquentes visites de son fils au château. Quoiqu'il en soit, les dames de Sivry avaient une véritable affection pour Albert ; avec le chevalier, il était le seul, dans ce pays perdu qui leur rappelât le ton et l'élégance de Paris, comme le disait la comtesse. Albert était donc de leur part l'objet d'une foule de prévenances qu'on n'avait que pour lui. Il avait ce genre d'esprit frivole, incisif, railleur, qui plaît tant aux femmes du monde, et, fort de ces avantages, il prenait un air d'assurance et d'égalité qui établissait entre elles et lui une sorte d'intimité.

La conversation se continuait frivole et légère entre ces trois personnes. et cependant quelque attention que voulût y prêter le jeune dandy, il ne pouvait s'empêcher de jeter de temps en temps des regards distraits sur un quatrième personnage, assis sur l'herbe à quelques pas du groupe et qui semblait s'isoler volontairement. C'était encore une jeune fille, à peu près du même âge qu'Hermance, mais dont la beauté avait un caractère plus grave et surtout plus mélancolique. Elle était brune, sans avoir rien de la beauté dure d'une Espagnole ou d'une Italienne, et son regard pur, profond, résigné, annonçait une âme généreuse, énergique, mais ployée de bonne heure à la souffrance. Son costume avait aussi le caractère humble et modeste de toute sa personne, et elle était loin de déployer ce luxe de toilette qui distinguait Hermance. Tout annonçait dans son extérieur qu'elle n'était ni la sœur ni l'égalée de Mlle de Sivry.

Cette jeune personne, en effet, après avoir été pendant long-temps à Paris camarade de pension d'Hermance, était depuis deux ans environ institutrice ou dame de compagnie, comme on voudra, de son ancienne amie. Clotilde, c'était le nom qu'on lui donnait, n'avait jamais connu sa famille ; placée dès l'âge le plus tendre dans l'institution où elle avait fait

son éducation, elle n'avait eu pour protecteur qu'un parent éloigné, retiré en province, et qui, chaque mois, envoyait régulièrement les quartiers échus de sa pension, par l'intermédiaire d'un notaire de Paris, chargé de surveiller l'éducation et le bien-être de la petite Clotilde.

Deux ans auparavant, lorsqu'on avait retiré Hermance du pensionnat pour lui faire faire son entrée dans le monde, Mme de Sivry et surtout le chevalier, son conseiller ordinaire, avaient songé à placer auprès d'elle une jeune personne modeste, instruite, prudente, qui, tout en corrigeant ce que l'éducation d'Hermance, qu'on avait toujours traitée avec trop d'indulgence, pouvait avoir d'incomplet, serait pour elle un compagne et un modèle de tous les instans. A la même époque, le parent inconnu avait écrit à Clotilde que l'asile le plus sûr qu'elle pût trouver, c'était quelque maison honorable ou, comme institutrice, elle se ferait des protecteurs et des amis. Son éducation était parfaite : elle avait même acquis un degré d'instruction surprenant dans une femme ; elle connaissait plusieurs langues, elle était excellente musicienne ; enfin elle était en tout très-supérieur à la folle et espiègle Hermance, qui savait trop bien déjà que ces avantages ne lui étaient pas aussi nécessaires qu'à Clotilde.

Celle-ci accepta donc avec reconnaissance les offres que, par l'intermédiaire de la matresse de pension, lui fit adresser la comtesse de Sivry, et la pauvre enfant, d'amie qu'elle avait été, devint la vassale et presque la suivante de la capricieuse Hermance. On comprend que Clotilde, malgré les égards apparents qu'on avait pour elle, ne devait pas être heureuse au château de Sivry. En dehors de la profonde et douloureuse impression qu'éprouvait son âme fière de se voir dans une sorte de servitude, les dégoûts ne lui avaient pas manqué dès ses débuts dans cette malheureuse condition. Les perfections de Clotilde offraient un contraste fâcheux avec les imperfections d'Hermance ; Mlle de Sivry et surtout la comtesse n'avaient pas tardé à le remarquer : une mère est toujours jalouse pour sa fille. Dès lors avait commencé une suite continuelle de tracasseries, de plaisanteries aigres-douces dont Clotilde était la victime et qu'elle supportait avec une angélique résignation. L'exemple des maîtresses de la maison était devenu contagieux pour leurs hôtes. Cette conduite plus qu'indifférente de tant de personnes envers une jeune fille douce, résignée, accomplie, paraissait encore plus odieuse par le contraste des cajoleries dont on entourait la riche héritière de Sivry.

Cependant, au milieu de cette malveillance universelle pour Clotilde, il y avait deux per-

onnes qui, soit à Sivry, soit à Paris, avaient l'air de laisser voir des sentiments tout contraires pour la jeune institutrice. L'un était le chevalier de Clermont, qui, devinant sans doute la supériorité remarquable de cette jeune fille, avait insisté le plus vivement pour qu'elle fût admise dans la famille de Sivry. Il lui parlait rarement, mais son regard la suivait sans cesse ; il l'écoutait avec intérêt, l'encourageait par un sourire, la récompensait par un signe affectueux. En apparence M. de Clermont n'avait vis-à-vis d'elle que cette politesse exquise et prévenante qu'il affectait à l'égard de toutes les dames du château, mais un observateur attentif eût remarqué promptement que cette jeune fille, peut-être même à l'insu d'elle-même, semblait préoccuper continuellement le chevalier et exciter en lui un intérêt mystérieux et profond que des circonstances inconnues le forçaient à dissimuler.

Albert était peut-être plus réservé et plus timide encore que le chevalier dans la manifestation de sa sympathie. Il eût craint en agissant autrement de blesser la comtesse et peut-être sa fille, qui auraient vu avec chagrin les succès d'une rivale qu'elles se craient données elles-mêmes. Aussi Albert Larduche, qui semblait avoir des motifs tout particuliers de ne pas s'aliéner la faveur dont il jouissait près des dames de Sivry, ne laissait-il voir qu'avec une extrême prudence l'admiration qu'il éprouvait pour l'institutrice, et sa conduite était pleine d'habileté. Si dans certaines circonstances Albert avait été obligé d'adresser ouvertement des compliments à Clotilde, il le faisait d'un ton simple et vrai qui semblait être l'expression réelle de sa pensée, mais il se hâtait d'accabler Hermance et sa mère de compliments exagérés. Si, dans une promenade, il offrait d'abord son bras à la comtesse ou à Hermance, il semblait s'excuser près de Clotilde par un regard suppliant dont elle seule peut-être savait le sens. Il lui adressait aussi la parole en allemand, qu'ils connaissaient parfaitement tous les deux, mais que ne comprenaient aucune autre des personnes qui fréquentaient la maison, et sans doute alors il se montrait moins réservé dans l'expression de sa bienveillance. Enfin, malgré toutes les réticences du jeune diplomate, Clotilde avait tant de preuves de l'intérêt qu'elle lui inspirait, qu'elle supportait parfois avec plus de courage de dédain dont l'accablaient les autres habitants du château.

Comme nous l'avons dit, elle était assise à l'écart, à quelques pas du groupe formé par Albert et les dames de Sivry ; elle tenait à la main une revue littéraire qu'elle feuilletait avec distraction, mais à coup sûr elle ne lisait pas,

car son regard était fixé sur une petite fleur d'argentine qui s'épanouissait à côté d'elle, et elle restait absorbée par cette contemplation muette sans paraître savoir ce qui se passait autour d'elle.

Albert donnait carrière à sa verve piquante et railleuse ; on parlait de quelques-uns des originaux qui étaient en ce moment au château, et le spirituel jeune homme avait des sarcasmes charmants pour caractériser chacun d'eux. Cependant il jetait de temps en temps un regard à la dérobée sur Clotilde, et il désirait sans doute lui faire partager la gaieté des deux autres personnes qui l'écoutaient. Mais ses efforts avaient été inutiles, et il s'aperçut que Clotilde, toujours plongée dans une profonde rêverie, laissait couler deux larmes silencieuses sur ses joues pâles, et quelle que fût l'habitude de dissimulation qu'avait contractée Albert, il ne put retenir à cette vue une exclamation de tristesse.

Les dames de Sivry se levèrent et s'approchèrent de Clotilde, qui, rappelé à elle-même par ce mouvement, releva la tête et porta la main à ses yeux comme pour cacher ces larmes échappées à son insu.

— Eh bien ! que signifie ceci, Clotilde ? demanda Hermance avec étonnement ; vous avez des chagrins ? vous pleurez ?

— Mademoiselle choisit toujours si bien ses moments pour être triste ! ajouta la comtesse avec l'accent du reproche.

La pauvre jeune fille rougit ; puis, souriant avec effort, elle dit en cueillant la petite fleur jaune-doré qui était à ses pieds :

— Moi, mesdames du chagrin !... Mais non, je vous assure.... Je cherchais seulement, à me souvenir de mes études de botanique en regardant cette plante ; mes yeux se sont fatigués à compter ses étamines ; il n'y a pas autre chose, vous pouvez m'en croire. Pourquoi donc aurais-je du chagrin, au milieu d'une partie de plaisir ?

Tout en parlant, on voyait à sa contenance embarrassée, aussi bien qu'au timbre mélancolique de sa voix, qu'elle cachait la vérité. Albert lui dit alors en allemand, avec un accent d'intérêt :

— *Armes junges maedschen !* (Pauvre jeune fille !)

Clotilde rougit plus fort et le remercia d'un regard. Mais la comtesse reprit d'un ton d'humour :

— Allons, c'est bien ! Puisque vous prétendez n'avoir pas de chagrin, venez vous asseoir près de nous ; M. Albert vous distraira. Au fait, je ne vois pas de quoi mademoiselle pourrait avoir à se plaindre au château de Sivry.

—Méchante!—ajouta Hermance en embrassant son institutrice, car, bien que gâtée par les flatteries, nous avons dit que Mlle de Sivry avait le cœur excellent,—pourquoi ne seriez-vous pas heureuse près de nous? N'êtes-vous pas ma compagne, mon amie?... .

—Votre amie! répéta Clotilde avec un sourire plein de mélancolie et en se laissant conduire à la place désignée. Votre amie!... à qui votre intendant paie des gages chaque mois!

—Mademoiselle voudrait peut-être faire pour rien l'éducation de ma fille! dit la comtesse avec humeur. Mais laissons cela. Que nous distiez-vous donc, M. Albert?

—Pardon, madame la comtesse, mais je crains que la disposition d'esprit où se trouve Mlle Clotilde....

—Eh bien! si Mlle Clotilde est triste, c'est certainement notre devoir à tous de la distraire. Sans doute elle a reçu aujourd'hui quelque nouvelle lettre de son invisible, et c'est là le motif.

—Son invisible! répéta Latouche avec étonnement.

—Quoi! vous ne savez pas cette histoire? Eh bien, si elle est d'humeur à vous la conter..

—Mon Dieu, maman, que vous traitez mal aujourd'hui cette pauvre Clotilde! dit d'un petit air boudeur Mlle de Sivry; vous nous grondez quelquefois avec une sévérité! Allons, ma bonne amie, continua-t-elle en s'adressant à Clotilde, dites vous-même à M. Albert ce que c'est que votre invisible, puisqu'il paraît le désirer.

—C'est une histoire toute simple et qui, je le crains, ne peut intéresser que moi, dit Clotilde d'une voix timide en baissant les yeux. Albert sait sans doute que je n'ai jamais connu ma famille et qu'il ne me reste pour protecteur qu'un parent éloigné que je n'ai jamais vu. Ce parent me fait parvenir de temps en temps des lettres remplies de sages conseils et qui sont la règle constante de ma conduite; c'est le généreux protecteur qui me les adresse qu'on désigne ici sous le nom de l'invisible.

—Quoi! vous n'avez jamais vu ce parent? demanda Albert avec étonnement; mais sans doute vous savez son nom, sa demeure, sa position!

—J'ignore tout cela, monsieur; les lettres et les réponses sont adressées à un notaire de Paris qui les fait parvenir à leur destination. Mon protecteur, depuis que j'ai l'âge de raison, m'a toujours recommandé de ne pas chercher à pénétrer le mystère dont il désire s'entourer, et j'en ai dû obéir. Ses bienfaits ne m'ont jamais manqué, et il me fournit les moyens de tenir une

position honorable dans le monde. Au moment où j'ai eu l'honneur de venir habiter le château, M. le chevalier a cru devoir s'informer auprès du notaire chargé de mon sort de ce parent mystérieux et bienfaisant. Le notaire, m'a-t-on dit, a été impénétrable, et j'ai dû renoncer à connaître peut-être toute ma vie ceux à qui j'ai dû le jour, s'ils existent encore.

La voix mélancolique de Clotilde alla toujours en s'affaiblissant jusqu'à ce qu'elle s'éteignit dans un soupir, et tous les assistants, excepté la comtesse, pour qui la gaieté était un parti pris, ne purent se défendre d'une véritable émotion.

—Vous le voyez, monsieur, dit Mme de Sivry, c'est tout un roman dont vos amis de Paris pourraient tirer un excellent parti. Et ne m'avez-vous pas dit, mademoiselle, que cet invisible devait cesser de l'être un jour?

—Le jour où je courrai quelque grand danger... Oui, madame, et je suis trop sûre de mon protecteur pour douter de sa promesse.

—Votre assurance, mademoiselle, me paraît reposer sur des bases bien incertaines. Je ne désire point que le besoin d'un tel secours se fasse sentir pour vous, mais, le moment venu, vous me permettez de douter que votre invisible fût bien prompt à déposer son incognito.

—Qui nous a donné le droit d'en douter, madame? dit tout à coup une voix un peu mordante qui se fit entendre à quelques pas de là.

C'était celle du chevalier de Clermont, qui, en venant en avant, dans le but de s'assurer que tout était prêt pour la chasse, avait surpris les derniers mots prononcés par la comtesse. Il salua les dames et dit d'un ton à demi-raillleur, en s'adressant particulièrement à la comtesse:

—Encore ce pauvre invisible sur le tapis! En vérité, mesdames, vous n'êtes pas généreuses d'attaquer ainsi Mlle Clotilde quand je ne suis pas là, car vous savez que j'ai pris parti pour le protecteur comme pour la protégée.

—Eh bien, vous arrivez trop tard, chevalier, dit la comtesse en souriant, car la guerre est finie.

En même temps elle s'avança suivie de sa fille au-devant de la société tout entière, qui venait de paraître dans la clairière. Clotilde était seulement à quelques pas, cherchant à se remettre de son émotion, et Albert dit au chevalier de manière à être entendu d'elle:

—Vous avez tort de penser, chevalier, que Mlle Clotilde n'avait pas d'allié et de défenseur quand j'étais là, près d'elle!

La jeune fille le remercia d'un sourire et rejoignit le reste de la compagnie.

—Oh ! vous, dit le chevalier à voix basse et en regardant fixement le jeune diplomate, vous me semblez pour elle un allié douteux.

—Pourquoi cela, monsieur ?

—Parce que vous seriez fort embarrassé pour la défendre si elle avait pour ennemie, par exemple, Mlle de Sivry.

Albert ne se déconcerta nullement de cette allusion directe à sa conduite ambiguë entre les deux jeunes filles, et il répondit du même ton léger et sans se laisser intimider par le regard perçant du chevalier :

—Eh bien, monsieur, quand on veut la paix, n'est-il pas d'une saine politique de ménager les deux partis rivaux ?

—C'est un moyen dangereux, monsieur La-touche, dit le chevalier en pinçant les lèvres d'une manière ironique, très-dangereux ! Prenez-y garde. En politique, comme en loyauté, il faut toujours choisir un parti et marcher à découvert.

—Merci de la leçon, monsieur le chevalier ! dit le dandy en s'inclinant légèrement.

—Retenez-la bien, monsieur Albert La-touche.

Ces paroles furent prononcées d'un ton presque menaçant, et ces deux hommes se séparèrent après s'être salués froidement et d'un air à laisser voir à qui les eût observés que chacun d'eux avait une arrière-pensée dont il comptait poursuivre sans crainte l'exécution.

—Allons en chasse ! en chasse ! cria enfin le chevalier qui était l'ordonnateur de la fête et qui sentait qu'on perdait un temps précieux.

—Eh bien ! que faut-il faire ! demandèrent plusieurs personnes avec empressement.

—Il ne s'agit que de se placer dans ces loges de feuillage et de s'y tenir tranquille, dit le chevalier en montrant les petites huttes vertes dans lesquelles les dames de Sivry étaient déjà entrées en riant pour donner l'exemple.

Les récriminations ne manquèrent pas de la part de plusieurs des chasseurs :

—Voilà une chasse qui n'est pas fatigante, dit le gros commandant ; il ne faut pas bouger....

—Je ne vois pas la nécessité d'entrer dans ces ruche-là, dit la petite Monteil avec aigreur ; si encore Mlle Bernard et le commandant pouvaient trouver place dans la seconde...

—Quant à moi, je ne demande pas mieux que de faire comme tout le monde, dit la bonne man Bernard, qui savait se prêter à la circonstance, mais jamais je ne pourrai tenir là-dedans avec mon chapeau... J'ai pourtant perdu sur la

route le nœud de ruban et les grosses roses pompon...

—Allons, il faut se résigner ! La singulière chasse !

—Ouf !

—M'y voilà.

—Que c'est drôle.

Ces dernières exclamations, qui annonçaient que tout le monde était placé, furent entendues avec satisfaction par le chevalier, qui pour sa besogne de maître des cérémonies avait été rude cette fois.

Il était environ six heures et le soleil descendait rapidement derrière les grands arbres du parc ; l'air était pur, calme, et dans les profondeurs du bocage qui environnait la clairière on entendait les chants de mille petits oiseaux qui s'agitaient comme c'est l'ordinaire aux approches du soir. Le bruit qu'avaient fait les chasseurs, leurs allées et venues, les couleurs variées de leurs vêtements les avaient effrayés un peu depuis quelques instants. Mais quand tous les chasseurs se furent placés dans leur hutte de feuillage et quand les clais d'osier qui servaient de porte se furent refermées sur eux, quand le plus profond silence régna à l'entour, le chevalier commença à espérer, malgré les visages des curieux qui se montraient à toutes les petites ouvertures des cabanes que la chasse aurait quelque succès.

Il s'approcha donc du garde qui devait imiter les cris divers avec lesquels on appelle les oiseaux à la pipée, et lui ordonna à voix basse de commencer. Quant à lui, il se plaça près d'une des cabanes situées presque au centre de la clairière, et il se mit à couvert derrière quelques branches oubliées là par ceux qui avaient fait les huttes le matin, sans que ses voisins pussent se douter qu'il était si près d'eux.

Le garde, qui passait pour très habile dans ce genre de chasse, fit entendre quelque coup de pipeau, faibles d'abord, puis de plus en plus forts, de manière à imiter parfaitement le cri sinistre que pousse la chouette au milieu de la nuit. À ce cri si connu et si redouté qui se prolongea au milieu du silence dans les profondeurs de la forêt, tous les hibous du voisinage, à plus d'un quart de lieue à la ronde, répondirent par des piaulements de colère et de haine ; plusieurs même, et surtout des rouges-gorges, les plus familiers de tous les oiseaux de forêt, se rapprochaient avec tant de vivacité du côté où ils croyaient entendre l'ennemi commun, qu'ils donnèrent dans les filets.

Alors ce fut un tapage à ne plus s'entendre : à mesure que les pauvres captifs poussaient des cris de détresse en se balançant en l'air dans les mailles des alliers, d'autres, animés par ce son mo-

notone et lugubre qu'ils croyaient être le *ou-ou* de la chouette, accouraient au secours et se prenaient comme eux. Chaque espèce, à ce signal d'alarme, arrivant en menaçant à sa manière, les mésanges, les fauvettes, les roitelets eux-mêmes, étaient accourus avec une espèce de fureur et faisaient autant de bruit que les autres. Mais bientôt l'habile pipeur changea de tactique, et cessant d'imiter le cri de la chouette, il se mit à *frouer*, c'est-à-dire, au moyen de divers appeaux à imiter le cri même de tous les petits oiseaux qui piaillaient dans les arbres du voisinage. Pour le coup, les plus fins et les plus heureux y furent trompés, et les oisillons se précipitant en foule vers l'endroit où chacun croyait entendre l'appel d'un individu de son espèce, se trouvèrent arrêtés par le redoutable allier au moment où ils croyaient voler au secours d'une connaissance et d'un ami.

Il semblait que cette petite chasse amusait beaucoup quelques-uns des spectateurs, car, malgré toutes les recommandations de silence qu'avait faites le chevalier un moment auparavant, il entendit quelques exclamations de plaisirs et quelques éclats de rire sortir des huttes de feuillage. Lui-même s'approcha du garde avec précaution, de manière à ne pas interrompre la chasse, et lui dit pour l'encourager :

— Bravo, mon vieux Simon ! Nous aurons des oisillons tout vivants à offrir à ces dames, et je te donnerai de quoi te souvenir de moi. Continue ; tu étais fait pour avoir un bec et des plumes, et chanter au haut d'un chêne, plutôt que pour être garde à Sivry.

— Vous êtes trop bon, monsieur le chevalier, dit le pipeur avec un sourire d'orgueil ; je ne puis montrer mon talent en meilleure société. Mais vous allez voir, continua-t-il en passant ses lèvres sur un nouvel appeau qu'il venait de prendre dans sa gibecière, je vais faire entendre le cri du pinson, et il est presque probable que les merles vont venir. Or, vous savez que les merles sont les plus farouches de tous les oiseaux, et, comme vous êtes ici à découvrir...

— Je te comprends, dit le chevalier, et je vais regagner ma place. Allons, courage ! Songe que tu as en ce moment l'élite du département pour témoin de tes prouesses.

En parlant ainsi M. de Clermont regagna sa place près de la hutte de feuillage, et il attendit en silence le résultat des promesses du garde.

Mais Simon savait son métier et avait sans doute acquis une longue expérience dans les exercices de la chasse à la pipée. À peine eut-il tiré de l'appeau quelques sons faibles et perlés, qu'un beau merle noir, au bec jaune, sortant en silence du fourré, vint se jeter dans le filet qui se trou-

vait en face même du chevalier, comme pour rendre témoignage à l'habileté du garde. À sa suite arrivèrent rapidement d'autres individus de son espèce, et puis des grives, des geais, des pies, tous gens turbulants et babillards, qui se voyant captifs s'agitaient d'une effroyable manière, faisaient trembler le réseau perfide dans lequel se trouvaient déjà emprisonnées d'autres pauvres petites créatures plus faibles et moins bruyantes, et mêlaient leurs sifflements, leurs piaulements, au concert lamentable des autres habitants de la forêt.

Le garde jeta un regard de triomphe du côté du chevalier, comme pour demander les compliments que méritait son adresse ; mais, à son grand chagrin, M. de Clermont semblait s'occuper de toute autre chose que de la chasse, et il n'avait pas même remarqué les magnifiques prises qu'on venait de faire, alors que dans plusieurs des cabanes quelques chasseurs n'avaient pu s'empêcher de battre des mains avec admiration.

C'est que le chevalier avait tout à coup entendu derrière la mince cloison de branchage qui lui servait d'abri, quelques paroles prononcées à voix basse par un de ceux qui étaient dans cette loge. La voix était celle d'Albert, et le chevalier avait distingué ces mots adressés à une personne inconnue, avec l'accent de la prière : — Ce soir... dans le jardin... près de la serre... Oh ! de grâce, ne me refusez pas....

On répondit d'un ton si bas que l'écouteuse ne put reconnaître quelle était l'interlocutrice de la jeune Latouche, et si elle promettait ou si elle refusait. Or, si nous rappelons les reproches que le chevalier avait faits quelques instants auparavant à Albert sur la double passion qu'il montrait à l'institutrice et à M^{lle} de Sivry, on comprendra de quelle importance était pour lui la connaissance de la jeune fille à qui Albert osait aussi demander un rendez-vous.

Comme la conversation avait cessé dans l'intérieur de la cabane, et comme il devenait impossible à l'écouteur de juger par la voix quelle était la campagne d'Albert, il avança doucement la main pour écarter sans bruit le treillis serré de branchage qui formait une des parois de la hutte. Il parvint ainsi à pratiquer une étroite ouverture, et déjà il approchait son œil avec émotion, lorsqu'il fut tout-à-coup une décharge d'armes à feu, les cris d'une foule de personnes, un tumulte extraordinaire, se firent entendre dans le parc même, à peu de distance de l'endroit où étaient les filets.

Quelle que fut l'importance du secret que le chevalier allait pénétrer, cet événement était trop sérieux en lui-même pour qu'il ne cherchât pas à en connaître sur le-champ la cause. La pensée d'un danger qui menaçait tous ceux qui étaient

présents le frappa tout à coup ; aussi, remettant à un autre instant la découverte qui lui semblait facile désormais, il s'élança dans la direction où cet affreux vacarme se faisait toujours entendre.

A peine eut-il fait une vingtaine de pas dans le petit sentier qui conduisait à l'une des principales allées du parc, qu'il entendit dans le fourré tout près de lui un bruit pareil à celui que produit un quadrupède de grande taille en courant précipitamment à travers des arbustes et des buissons, et en même temps il aperçut un animal à poil roux, dont il ne put d'abord reconnaître l'espèce tant il disparut avec rapidité derrière le feuillage, en se dirigeant du côté où se trouvaient les chasseurs. Cependant présumant que c'était un chien qui s'était introduit dans le parc avec les bruyants visiteurs, le chevalier doubla le pas enfin de demander compte à ces instrus de leur insolente conduite.

Cette explication ne se fit pas attendre ; en arrivant dans l'avenue d'où semblait partir tout ce bruit, le chevalier se trouva au milieu d'une vingtaine de paysans et d'ouvriers qui allaient et venaient en poussant ces cris qui avaient appelé son attention. Tous étaient en costume de travail, comme s'ils s'étaient interrompus dans leurs occupations journalières dans un but d'utilité commune ; les uns étaient bizarrement armés de faux, de bâtons, de pierres, de tout ce qui leur était tombé sous la main ; d'autres portaient des fusils dont ils avaient déjà fait usage quelques instants auparavant contre un ennemi inconnu.

Le chevalier s'avancait vers ces gens pour leur demander de quel droit ils s'étaient introduits dans le parc en pareil équipage, lorsqu'un homme court et trapu, à favoris épais et aux traits fortement caractérisés sortit tout à coup du fourré à côté de lui. Cet homme, vêtu comme un paysan du pays, avait une blouse et des guêtres de cuir ; sa tête était nue, et sans doute, dans le trouble d'une poursuite rapide, il avait perdu son chapeau. Un air d'inquiétude et de douleur était répandu sur son visage brun et couvert de sueur ; il tenait à la main une carabine dont la batterie était armée, comme si elle eût dû survivre au premier moment.

—Monsieur, dit-il d'un ton brusque et animé au chevalier, l'avez-vous vu passer ?

—De qui voulez-vous parler ?

—De mon chien, un grand chien roux qui vient de s'enfoncer dans le taillis.

—Et que venez-vous faire, vous et votre chien, dans le parc de Sivry ? demanda le chevalier d'un ton sévère ; et tous ces gens avec des armes, que

veulent-ils ? Savez-vous bien à quoi vous vous exposez tous ?

—Vous ne voyez donc pas, reprit l'étranger avec vivacité, que nous sommes à la poursuite d'un chien qui vient de sauter dans la parc et qu'il faut tuer bien vite... il est enragé.

—Enragé ! s'écria le chevalier en changeant de couleur, c'est lui qui a passé près de moi...

Il regardait en même temps du côté où se trouvait toute la société du château.

—Il y a donc du monde dans le parc ? demanda brusquement l'inconnu.

—Des femmes, des enfants, des hommes désarmés.

—Par ici, vous autres, par ici ! cria le robuste paysan en faisant signe à ses compagnons de le suivre.

Plusieurs se rapprochèrent vivement de lui, d'autres battaient déjà le fourré, et on les entendait s'appeler dans diverses directions comme avant l'arrivée du chevalier.—Voyons, conduisez-nous vous-même, dit l'étranger d'un ton bourru en s'adressant à M. de Clermont, et nous verrons si vous serez encore fâché de nous voir ici.

Le chevalier se mit à parcourir le sentier, suivi du groupe qui s'était approché au premier appel ; l'inconnu marchait à côté de lui dans un sombre silence. Au bout d'un instant, le chevalier, ne pouvant maîtriser son inquiétude à son farouche compagnon :

—Croyez-vous, au moins, que ce chien serait capable de se précipiter sur tout ce qu'il rencontrera sur son chemin ?

—Je ne dis pas ; peut-être bien qu'en temps ordinaire, surtout avec l'habit de la douane... parce que, voyez-vous bien, il ne les aime guère, les gabelous ! Mais à présent il ne connaît plus personne, la pauvre bête, puisque ce matin il allait se jeter sur moi, ce qui a fait que j'ai pris ma carabine, et je me suis mis à le poursuivre ; et dire que je suis là pour le tuer ! un si bon chien ! qui m'a tant rapporté ! Dieu ! m'en a-t-il gagné de l'argent !

En prononçant ces paroles, qui décélaient assez sa profession, le contrebandier frappa avec désespoir sur son arme et essuyé une larme qui malgré lui, se montrait dans ses yeux. On sait que la contrebande des dentelles se fait quelquefois sur la frontière de Belgique au moyen de gros chiens qui dressés à ce manège, traversent la ligne de douanes pendant la nuit avec leur charge de marchandises. Il est tels de ces animaux qui donnent de grands profits à leurs maîtres et qui, par leur admirable instinct à éviter les pièges que leur tendent les douaniers, sont du plus grand prix.

Celui que l'on poursuivait en ce moment était d'une grande et forte espèce, qui rendait plus redoutable la funeste maladie dont il était attaqué.

Le chevalier, de plus en plus tourmenté par la crainte des terribles accidents qui pouvaient résulter de cette rencontre, pressait ses compagnons d'avancer ; lui-même donnait l'exemple de l'agilité, et déjà l'on n'était plus qu'à une petite distance de la clairière quand des cris perçans et nombreux se firent entendre aussi de ce côté.

— On les a prévenus ! s'écria le chevalier, ou peut-être ont-ils déjà aperçu cet horrible animal ! Vite, vite, mes amis, je vous promets tout si nous arrivons à temps.

Il avait raison ; un paysan, en battant les buissons, était arrivé jusqu'à la clairière, et voyant tous les chasseurs agités, mais sans défiance, il les avait prévenus de ce qui se passait, et presque aussitôt le terrible animal avait paru au milieu d'eux.

Au moment où le chevalier et ses compagnons arrivèrent, une affreuse scène avait remplacé l'aspect si calme et si joyeux de la clairière un peu auparavant. La chasse avait été interrompue, et les filets déchirés pendaient en lanbeaux aux arbres de l'enceinte avec les pauvres oiseaux qui s'y trouvaient encore attachés. Les hommes et les femmes de la société fuyaient de tous côtés en poussant des cris de terreur ; personne, pas même le commandant, qui avait si souvent affronté la mort sur les champs de bataille, n'osait en attaquant l'animal affronter la terrible maladie que communiquaient les morsures du chien hydrophobe. Cependant il n'avait pas fui, non plus qu'Albert ; il avait mis l'épée à la main et avait fait un rempart de son corps à la comtesse, qui dans un accès de désespoir et de délire voulait s'élançer vers une des loges d'où sortaient des cris perçans et terrifiés.

Or, la personne qui était encore dans cette loge et qui appelait au secours courait le plus grand danger. Nous avons dit que la clairière était traversée par un ruisseau ; quand le chien arriva sur le bord, il s'arrêta tout à coup avec cette horreur que l'eau inspire à tout animal atteint de la rage ; il hérissa son poil, grinça des dents et se mit à faire le tour de la cabane en grondant sourdement de manière à faire frissonner l'homme le plus hardi. Deux ou trois fois il s'était arrêté devant quelques interstices de feuillage, comme s'il eût voulu chercher un asile dans la hutte et on pouvait craindre que, poursuivi et entouré d'ennemis, il ne cherchât asile dans cette loge fragile dont il eût enfoncé les parois d'un seul bond.

Le chevalier et ses compagnons s'étaient arrêtés quelques secondes sur la lisière du bois, pour saisir l'ensemble de cette scène et s'assurer du

point sur lequel ils pouvaient le plus efficacement porter du secours, sans danger pour personne. Le plus pressant était de délivrer celle qui était enfermée dans la cabane, car on jugeait à ses cris que ce devait être une femme. Le contrebandier et ses compagnons s'élançèrent, mais ils furent prévenus.

Animé par les supplications déchirantes qui sortaient de la hutte, Albert laissant la comtesse aux soins du commandant qui la contenait à peine, s'avança seul, avec une inconcevable témérité, vers le redoutable animal : il tenait à la main une branche qu'il avait arrachée à un arbre voisin, mais qui par malheur était une arme bien inutile contre l'énorme dogue qui continuait à tourner, comme frappé de vertige, autour de la hutte de verdure. Cependant, le jeune homme s'avança rapidement en brandissant son bâton. A cette vue tous les spectateurs frémirent ; le chevalier resta immobile de terreur.

— Ne frappez pas ou vous êtes perdu ! cria-t-il vivement.

Mais Albert n'écoutait que les cris de détresse poussés par la suppliante, et s'avançait toujours pour combattre son épouvantable ennemi.

— Celle qu'il aime est dans la cabane ! pensa le chevalier.

Et faisant signe aux paysans, ils s'approchèrent pour essayer de prévenir les suites presque inévitables de la témérité d'Albert. Celui-ci, en effet, insensible en apparence au danger qu'il courait, se plaça fièrement devant son ennemi comme pour lui barrer le passage. Le chien, l'œil en feu, les lèvres rouges et pendantes, le corps couvert de boue et de sang, s'avançait pour continuer ses tournoiemens convulsifs, quand le jeune imprudent levant la main, le frappa sur la tête avec tant de violence que la branche se rompit.

Le coup était vigoureux sans doute, mais insuffisant pour tuer une bête énorme, dont la rage doublait la vitalité. Le chien fit un saut en arrière, mais il ne tomba pas. Puis fixant son regard sanglant sur l'imprudent qui l'avait frappé, il tendit vers lui sa gueule écumeuse et il allait s'élançer, quand une explosion se fit entendre, et il tomba raide mort aux pieds d'Albert.

C'était le contrebandier qui, au risque d'atteindre le jeune Latouche ou la personne qui était dans la cabane, venait de faire cet heureux coup ; la balle avait traversé la tête de l'animal enragé.

Albert resta un moment comme étourdi, car, malgré tout son courage, il s'était cru perdu en se voyant désarmé et face à face avec cette terrible bête. Mais sa gaieté lui revint aussitôt que le danger fut fini, et il s'écria en riant :

—Celui qui a fait ce coup-là n'est pas manchot, sur ma vie ! J'ai entendu siffler la balle, et il a fallu de l'adresse pour bien choisir....

—Et il faut beaucoup d'amour pour expliquer votre démarche téméraire, monsieur Albert, dit le chevalier à voix basse en lui serrant le bras ; mais de grâce délivrons cette pauvre jeune fille pour qui vous avez exposé plus que votre vie....

En parlant ainsi, le chevalier s'avança pour ouvrir la légère claie qui servait de porte à la cabane, et il ne remarqua pas le sourire moqueur qui effleurait les lèvres du jeune homme.

M. de Clermont croyait ne trouver qu'une femme dans la loge ; il y en avait deux, Hermance et Clotilde.

Sans doute le désappointement du chevalier se montra un peu sur ses traits, bien que mille autres sentiments plus profonds agitaient son cœur en ce moment. Quoiqu'il en soit, Albert dit aux jeunes filles pâles et tremblantes toutes les deux et qui lui exprimaient leurs remerciements avec la même émotion :

—Tenez, mesdemoiselles, l'une de vous, dans la pensée de M. le chevalier, ne me doit aucune reconnaissance ! Je serai heureux que chacune de vous pense que ce n'est pas elle !

—Le duc de Saint-C.... vous remerciera pour l'une, moi je vous remercie pour l'autre, murmura le chevalier.

Albert allait répondre, lorsque la comtesse s'approcha avec quelques autres personnes de la société. Elle se jeta presque folle de joie dans les bras de sa fille qu'elle avait crue perdue ; dans son délire elle embrassa Albert ; puis Clotilde, qui ne s'attendait pas à cette démonstration de sa part, était déjà retombée dans sa rêverie ordinaire. Mais c'était surtout le jeune Latouche qu'elle accablait d'éloges et de remerciements.

—Prenez garde, madame, dit Albert trop habile pour ne pas être modeste, prenez garde de me faire oublier que je n'eusse rien fait que m'exposer gratuitement au danger sans un excellent tireur qui peut-être m'a sauvé la vie ainsi qu'à ces dames ! Voyons, continua-t-il en se tournant du côté des paysans qui se tenaient respectueusement à quelques pas, quel est le brave garçon qui a si bien usé à mon service sa poudre et ses balles. Que je lui serre la main.

—Le voilà, dit une voix rude que nous connaissons déjà. En même temps le cercle s'ouvrit et laissa voir le contrebandier debout, la main appuyée sur sa carabine et contemplant avec un œil humide le hideux animal qui était étendu sans mouvement à ses pieds.

—Quoi ! c'est toi, mon brave Benoit ! s'écria

le jeune homme en lui tendant la main, c'est toi qui viens de me sauver la vie ?

—Oui, parbleu ! c'est moi dit le contrebandier avec un profond abattement et en désignant par un geste le corps de l'animal ; c'est moi qui ai fait son affaire, à mon pauvre chien... Pauvre Bayard ! une aussi bonne bête ! Tenez, je ne m'en relèverai jamais ; j'ai tout perdu ! Il n'y a pas à dire, jamais un gabelou ne l'a touché, celui-là, jamais ! Et il faut qu'il meure enragé, et d'une balle sortie de ma carabine encore !

—Allons, allons, console-toi, Benoit, dit Albert d'un ton affectueux ; il te reste encore assez de dogues pour passer tes dentelles sous le nez des douaniers, et nous savons que le petit commerce ne va pas trop mal. Je te donnerai un autre chien, et je te promets que tu ne perdras pas au change.

—C'est que vous ne le connaissiez pas, M. Albert, celui-là. Pauvre Bayard ! Pendant six ans !..

—Messieurs, dit le jeune Latouche en forçant le sombre contrebandier à se retourner en faisant un salut gauche à la société, je vous présente notre libérateur, le célèbre Benoit-Remy, bien connu dans ce pays.

—Benoit Remy ! s'écria Bernard qui arrivait à l'instant, et qui, entendant prononcer ce nom ouvrait de grands yeux étonnés, Benoit-Remy !

—Eh bien, quoi ! qu'avez-vous M. Bernard, lui demanda sa femme, d'où vient cette surprise ?

—Benoit-Remy ! le fameux contrebandier, chère amie, celui dont je t'ai si souvent parlé... celui qui a fait tant de tort à l'administration.

Benoit jeta à l'inspecteur des douanes un regard sombre et en dessous.

—C'est lui que j'ai l'honneur de vous présenter, M. Bernard, dit Albert avec ironie ; si jamais vous pouvez le surprendre en flagrant délit, vous serez bien fin.

—Ce ne serait pas la mer à boire, monsieur Latouche, si nous le voulions bien, dit Mme Bernard avec vivacité.

Le contrebandier haussa les épaules d'un air dédaigneux, les autres assistants comprimèrent une envie de rire.

—Enfin, monsieur, dit Mme de Sivry en s'adressant à Benoit, vous nous avez tous sauvés, voyons, que désirez-vous ? Que pouvons-nous faire qui vous soit utile ?

—Rien, dit le contrebandier de son ton bourru, merci.

La comtesse fit un mouvement de dépit, elle s'attendait sans doute à une réponse plus convenable. Albert se hâta d'intervenir.

— De grâce Madame, pardonnez-lui. Le brave homme est peu ferré sur le code de la politesse, mais comme je le connais, j'aurais assuré d'avance qu'il n'accepterait rien de vous ni de moi, qu'il ne croirait avoir gagné. Si vous le permettez, j'indiquerai un moyen par lequel nous pourrions à la fois lui prouver notre reconnaissance et trouver une agréable distraction pour les hôtes de Sivry..

— Quel est-il ?

— C'est dit Albert, en jetant un regard ironique de côté, d'accepter le défi que M. l'inspecteur des douanes ou plutôt madame Bernard vient de proposer, et de faire séance tenante à Benoit une commande de dentelles qu'il sera tenu de livrer sous trois jours, et dont toutes ces dames se pareront à cette époque aux yeux de M. Bernard...

— Oui, oui, ce sera charmant, s'écrièrent plusieurs voix.

Oh ! ceci passe la plaisanterie, dit madame l'inspectrice hors d'elle-même, et nous verrons si mon mari et moi nous ne saurons pas empêcher cela, nous acceptons le défi.

— Oui, certes, nous l'acceptons dit Bernard, fort qu'il était de la manifestation de sa femme. Je vais faire doubler toute la ligne des postes depuis Givet jusqu'à Villiers ! Nous verrons bien,

— Et vous porterez vous-même de ces marchandises de contrebande, Mme. Bernard, dit Albert en riant, et M. l'inspecteur en portera également je vous l'assure.

— Je ne dis pas, moi, mais mon mari... ce serait aussi par trop fort.

— Tu l'entend Benoit, dit le jeune Latouche au contrebandier, dans trois jours cent aunes de dentelles ; nous-y-comptons... Ce qu'il y a de plus beau...

— C'est dit, murmura Benoit Remy, dont les yeux s'allumèrent de plaisir, et qui en ce moment même, oublia la mort du malheureux Bayard.

La nuit approchait ; la chasse était terminée, et un domestique vint annoncer que les voitures étaient arrivées pour reconduire des dames au château.

— Ah ! c'est une bien bonne idée ! dit Mme Bernard, encore tout essouffée de sa course rapide à travers le parc au moment de l'alerte ; je reconnais là les attentions de monsieur Chevalier.

— Le chevalier, lui souffla son mari.

— C'eût été par trop fort s'ils eussent gardé leurs voitures pour une meilleure occasion, grommela la petite Mme Monteil.

On monta dans les voitures, et les hommes se

préparèrent à reprendre à pied la route du château conduits par M. de Clermont.

Albert, à qui un groom venait d'amener son cheval, prit gracieusement congé des dames de Sivry, et l'on partit

Le chevalier n'avait pas perdu un seul instant de vue le jeune diplomate au moment où il saluait Hermance et Clotilde. Toutes les deux le remercièrent encore une fois avec chaleur et gratitude. Au moment où Albert allait monter à cheval, il dit à M. de Clermont d'un ton légèrement persifflant :

— A quand votre revanche, chevalier ?

— A bientôt, monsieur Albert, répondit M. de Clermont de même ; plus tôt peut-être que vous ne pensez.—Et il murmura plus bas :—A cette nuit.

[A CONTINUER.]

POESIE.

O Dieu ! si vous avez la France sous vos ailes,
Ne souffrez pas, Seigneur, ces luttres éternelles ;
Ces trônes qu'on élève et qu'on brise en courant ;
Ces tristes libertés qu'on donne et qu'on reprend ;
Ce noir torrent de loix, de passions, d'idées,
Qui répand sur les mœurs ses vagues débordées ;
Ces tribuns opposant, lorsqu'on les réunit,
Une chartre de plâtre aux abus de granit ;
Ces flux et ces reflux de l'onde contre l'onde ;
Cette guerre, toujours plus sombre et plus profonde,
Des partis au pouvoir, du pouvoir aux partis ;
L'aversion des grands qui ronges les petits ;
Et toutes ces rumeurs, ces chocs, ces cris sans nombre,
Ces systèmes affreux échafaudés dans l'ombre,

VICTOR HUGO.

Seule au pied de la tour d'où sort la voix du maître,
Dont l'ombre à tout moment au seuil vient apparaître,
Prête à voir en bouivreau se changer ton époux,
Pâle et sur le pavé tombée à deux genoux,
Triste Pologne ! hélas ! te voilà donc liée,
Et vaincue, et déjà pour la tombe pliée ?
Hélas ! tes blanches mains, à défaut de tes fils,
Pressent sur ta poitrine un sanglant crucifix.
Les Baskirs ont marché sur ta robe royale.
Où sont encor empreints les clous de leur sandale ?
Par instant une voix gronde, on entend le bruit
D'un pas lourd, et l'on voit un sabre qui reluit.
Et toi, serrée au mur qui sous tes pleurs ruisselle,
Levant tes bras meurtris et ton front qui chanceille,
Et tes yeux que déjà la mort semble ternir,
Tu dis : France, ma sœur ; né vois-tu rien venir ?

VICTOR HUGO.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Auteur, cat. No. 3, Rue la Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.